

Le Ballet des Monstres

Si l'on invite tous les grands personnages mauriaciens à un bal, on y rencontre surtout des malades, marqués de la même tare; aucun ne souffre de difformité physique caractérisée; mais tous paraissent envoûtés par un ténébreux mystère, et la beauté n'illumine jamais leurs visages. Les physionomies expriment le trouble des coeurs et ne se détendent jamais; le pouvoir de tuer la gaieté sourd des yeux habiles à discerner chez les autres de quoi justifier la haine, et satisfaire un besoin d'attiser la souffrance. Le fleuve de feu des passions brûle les yeux et dessèche les joues: tous les danseurs évoluent dans une lumière sulfureuse, et portent sur leur masque les stigmates d'un univers de péché. Dans la foule des invités au bal, se glissent furtivement quelques agneaux, et quelques anges noirs.

La manie de la persécution règne chez les mauriaciens et déchaîne par réaction la puissance de la haine. Louis, (" Le Noeud de Vipères ") affronte toute sa raisonnée et déteste tous ses gens,

"Tous, femme, enfants, maîtres et serviteurs, ils s'étaient ligüés contre mon âme, ils m'avaient dicté ce rôle odieux." (171)

Au centre de son coeur alourdi de venin, la foi scintille pourtant: une étincelle d'amour y palpite de temps en temps. Malgré toutes les mauvaises tendances de Louis, une certaine liberté et une certaine bonté lui permettent de s'élever vers le spirituel. Il aime comparer son coeur à un noeud de vipères.

"Oh ! Ne crois pas surtout que je me fasse de moi-même une idée trop haute. Je connais mon coeur, ce noeud de vipères; étouffé

sous elles, saturé de leur venin, il continue de battre au-dessous de ce grouillement. Ce noeud de vipères qu'il est impossible de dénouer, qu'il faudrait trancher d'un coup de couteau, d'un coup de glaive: je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive..."(172)

Isa dit de Louis qu'il n'a pas de coeur. Elle a tort. Il semble ne pas aimer ses enfants mais c'est Isa elle-même qui l'empêche de s'approcher d'eux. En réalité, il aime beaucoup Marie, sa fille, et Luc, son neveu. C'est un des aspects sympathiques de sa nature. Il est capable de douceur et d'amour malgré son allure sévère et ses paroles piquantes. Luc même a gagné sa sympathie. Il pense aux drames qui menacent cette jeune vie, à sa mère morte, à son père qu'il ne faut pas nommer chez eux.

Louis attend toujours l'amour de sa femme et de ses enfants. Il n'obtient rien, ni d'elle ni d'eux: il se révolte contre cette ligue, ce front que tous forment contre lui, contre cet isolement où ils prétendent l'enterrer, contre cette véritable "mise en quarantaine."

"Je veux que tu saches, je veux que vous sachiez, toi, ton fils, ta fille, ton gendre, tes petits-enfants, quel était cet homme qui vivait seul en face de votre groupe serré, cet avocat surmené qu'il fallait ménager car il détenait la bourse, mais qui souffrait dans une autre planète. Quelle planète ? Tu n'as jamais voulu y aller voir." (173)

Il s'enfonce dans le pessimisme, l'égoïsme, la méfiance. La solitude devient sa seule amie. Par une pente naturelle, il déteste l'entourage qui, sans pitié, le rejette. Ainsi par un jeu quasi mécanique, la haine engendre la haine.

La haine empêche de voir clair. Louis marque clairement les étapes et le but de cet aveuglement:

"Est-il possible, pendant près d'un demi-siècle, de n'observer qu'un seul côté de la créature qui partage notre vie ?" (174)

Est-il possible de faire le tri des paroles et des gestes et de choisir de quoi accentuer les griefs et aviver les rancunes ?

Il simplifie les autres; c'est son défaut constant;

"...élimination de tous les traits qui adouciraient la charge, qui rendraient plus humaine la caricature dont notre haine a besoin pour sa justification." (175)

Louis s'isole, poussé par la haine des siens. Son beau-fils l'appelle "vieux crocodile", il accepte, et répond d'un ton féroce,

"...crocodile, je suis, crocodile, je resterai." (176)

Plus tard, il juge lui-même son crime, il le sent, le voit, le touche; il est dans son refus

"...de chercher au-delà de ces vipères emmêlées" (177)

L'homme mauriacien est incapable de communion par manque de sincérité et refus de voir. Ainsi Fernand Cazenave, après la mort de sa femme, ne quitte pas son cadavre, regrette d'avoir été aveugle pendant cinquante ans.

"Il se levait, s'approchait du lit, chassait une mouche, contemplait cette beauté éternelle. Il se répétait en soi-même: aveugle ! aveugle..." (178)

La haine est morte, l'amour apparaît comme porteur de lumière.

L'amour dévié, replié sur soi-même au lieu d'établir les hommes dans la communion, les jette dans le désert de la solitude, conduit au meurtre, et au suicide.

La tentation de suicide affleure souvent dans la psychologie de Thérèse. Cette joie de détruire menace la nature elle-même et Thérèse rêve d'incendier les forêts. Vis-à-vis des hommes, elle se sent capable de les assassiner à distance, le désir du meurtre la harcèle. Elle met aussi sa joie à plonger les autres dans sa propre détresse.

"Aucun garçon n'a traversé ma vie sans que je lui aie communiqué cette angoisse de se sentir un peu moins jeune à chaque minute. Ils ont pu me torturer, m'abandonner; moi, je leur ai laissé entre les bras une agonisante: leur jeunesse qu'ils regardaient mourir; et plus rien d'autre n'a existé pour eux, désormais, que cette agonie." (179)

Pour briser la vie des autres, celle de Georges spécialement, elle découvre sur son front sa "mèche blanche" pour tuer la passion naissante de Georges pour elle: et surtout elle lui révèle ses crimes pour mieux étouffer l'amour de George pour Marie.

"Je vous hais parce que vous ne voulez pas me croire...il vous paraît inimaginable que j'aie pu commettre une action si noire; vous ne comprenez pas qu'elle est peut-être peu de chose au prix de ce que j'accomplis sous vos yeux, depuis que je suis entrée dans votre vie...Et bien ! oui ! j'ai versé des gouttes d'arsenic,... il existe tant d'autre moyens de supprimer les êtres." (180)

Félicité dans "Génitrix" adore son fils, veut garder pour elle

seule son affection et fait mourir sa bru de tristesse. Dans la joie immense de regagner son fils éclate la puissance destructrice de l'amour maternel dévoyé.

"Mais Dieu ne vit pas alors comme dans cette nuit, sur la vieille figure aux écoutes, l'étonnement, l'espoir, puis une immense joie criminelle s'épanouir" (181)

Ces volontés de destruction et de suicide agissent sans cesse dans l'homme mauriacien. Yves même essaiera de se tuer. Une première fois, encore jeune, Yves fuit son frère qui vient de lui arracher des mains ses poèmes manuscrits: il court droit vers l'écluse près du moulin. Un enfant s'y est noyé récemment. Veut-il mourir plutôt que de voir le secret de ses poèmes dévoilé? Mauriac laisse la question en suspens. Plus tard à Paris, lorsqu'il apprend la mort de sa mère qu'il a négligé de revoir pendant sa dernière maladie, Yves s'abrutit de poison. Que veut-il? Mourir ou dormir? Il dépasse la dose, tombe dans le coma, et se réveille plus tard, le cœur plein du regret de sa lâcheté.

Gradère, désespéré de ne pas pouvoir épouser Mathilde qu'il aime, pense lui aussi, se suicider. Une voix l'arrête,

"...Non, tu es trop lâche!" (182)

Fait curieux, c'est le sentiment de lâcheté qui retient Gradère comme il avait préoccupé Yves.

C'est aussi un vestige de cette volonté de destruction qui empêche le mauriacien d'aimer se survivre dans ses enfants. Ainsi Louis aime Luc, neveu de sa femme, parce qu'il est différent de lui. Luc lui rappelle son enfance triste, isolée, sans fraîcheur.

La pureté de Luc met en relief ses propres travers; tout le monde aime Luc, et tout le monde le déteste, lui !

Son admiration pour Luc prouve qu'il n'aime que les enfants qui ne lui ressemblent pas...

"Puis-je dire que je l'ai chéri comme un fils ? Non, car ce que j'aimais en lui, c'était de ne m'y pas retrouver. Je sais très bien ce qu'Hubert et Geneviève ont reçu de moi: leur âpreté, cette primauté dans leur vie, des biens temporels, cette puissance de mépris. Dans Luc, j'étais sûr de ne pas me cogner à moi-même."
(183)

De son fils inconnu, il avait rêvé pendant des années. Jamais il n'avait perdu le sentiment de son existence. Peut-être, ce fils pourrait-il le consoler. Il imaginait qu'il aurait la dure noblesse de Luc et la beauté de Philé, son gendre: qu'il serait, en tout point, différent de lui. En voyant ce fils, son rêve se dissipe. La haine remplace la joie qu'il avait imaginée. Ce fils est un double de lui-même !

Thérèse

"...ne voulait pas que Marie lui ressemblât. Avec cette chair détachée de la sienne, elle désirait ne plus rien posséder en commun." (184)

Les monstres mauriaciens portent les masques de l'hypocrisie, du pharisaïsme, de la haine et de la vengeance, de l'avarice et de la jalousie comme Louis dans "Le Noeud de Vipères", Brigitte Kian dans "La Pharisienne", Yves Frontenac dans "Le Mystère Frontenac"; nous avons analysé leur psychologie. Ces monstres masqués marchent comme

des somnambules, et le criminel mauriacien vit dans une lumière sulfureuse: il chemine vers son crime, et le commet à la manière des obsédés; à chaque étape il manifeste une étrange passivité et il évolue dans une certaine pénombre. Mauriac n'a-t-il pas écrit:

"...le noir est la couleur."? (185)

Ainsi, dans "Les Anges Noirs" Gradère décide-t-il de tuer Aline ? Ou simplement de la quitter ? Accepte-t-il dans sa conscience claire la perspective du crime ? Mauriac ne le dit pas. C'est, semble-t-il dans la précipitation que Gradère se demande s'il va agir. L'heure de l'acte est discutée avant même que Gradère ait pris le temps de délibérer sur la valeur de cet acte. Mauriac prend plaisir à suivre ses personnages dans ce "clair obscur" où les ténèbres de l'homme se heurtent à la lumière de Dieu.

A travers une suite douloureuse de montées et de chutes se poursuit pour Thérèse l'attente de la "Fin de la Nuit."

"...La fin de la nuit ?...Oui, mon enfant: la fin de la vie, la fin de la nuit." (186)

Dieu et Satan

Après des années de vie larvaire, la souffrance, le chagrin, la peur, la mort, détruisent les masques. Le mauriacien voit clair. Il fait son choix: il se donne à Dieu ou préfère Satan

L'amour travaille sans cesse son coeur; il veut aimer ou être aimé. Au milieu de ténèbres ou des tempêtes, cette volonté poursuit lentement, obscurément, son but.

Une force mystérieuse gêne et aveugle sa décision, le jette dans le bouillonnement des passions, lui fait perdre sa clarté de jugement et sa force de décision. Il s'abandonne à de longues oscillations entre le désir d'aimer et le désir de haïr. Une première minute l'incline vers l'amour, la suivante vers son refus. Un peu d'amour pourrait dilater son coeur. Gradère le sent, y aspire au fond de son coeur, mais il s'y refuse. Des forces intactes de bonté, d'amour se cherchaient en lui.

"Tout à coup il aurait voulu faire un geste, accomplir un acte qui ne fût pas dans la ligne de son destin. Mais il n'y avait pas une seule bonne action à tenter sur ce chemin désert..." (187)

Sa volonté est faible. Il ne connaît pas le frémissement des coeurs ivres de dévouement qui anime les visions de Georges Bernanos.

Darnation et sainteté tracassent l'esprit de l'homme mauriacien. Il se sent écartelé par la double postulation baudelairienne. En lui s'affronte une sensibilité folle et une tension religieuse puissante, une disposition à aimer Dieu et une tendance morbide à l'usage criminel du monde. Brigitte Pian, ~~forme~~

orgueilleuse, autoritaire, prétend s'élever à la sainteté, sans pour autant maîtriser la méchanceté de sa langue perfide. Une fourmi révèle à Yves Fronterac l'acharnement du mal dans la nature: le fort y tue le faible et devant ce combat Yves sent qu'un grand amour pourrait sauver l'humanité; mais il refuse d'aimer. Alain Forcas, prêtre, souffre de ne pouvoir paralyser le mal, et ce tourment est pour lui une grande tentation; il décide d'aimer; son dévouement généreux triomphe du mal et sauve les pécheurs.

Le démon obsède Gradère et le persuade de sa propre damnation. Gradère garde cependant la conviction qu'il est possible de pénétrer dans le surnaturel, dans l'amour de Dieu par en bas. La chute peut n'être pas définitive; le pécheur peut rompre ses chaînes. Pour atteindre les sommets il faut se redresser, et remonter de l'abîme des vices comme l'enfant prodigue de la parabole. Gradère sait que du pécheur à Dieu il n'y a la distance que d'une parole, d'un soupir. Il aime la nature qui ne juge pas, il aime le monde sans regard ni conscience; il est heureux d'y vivre comme

"...un dévorant entre mille autres." (188)

Pourtant il ne vit pas tranquille dans le péché. Dans ce repos au milieu des bêtes, ou sous les astres,

"...elle ne s'interrompt jamais cette atroce douleur, cette conscience, à chaque seconde, d'être tenu à jamais." (189)

Plus tard, il lui est facile de comprendre cette parole d'un vieux prêtre "à gueule de saint", parlant du prince de ce monde.

"Il y a des âmes qui lui sont données." (190)

Cette erreur et ce pessimisme jansénistes soulèvent les protestations

d'Alain. Lui, sait bien que ce qui damne le pécheur c'est cet acharnement que nous mettons à nous perdre, à détruire l'espérance de trouver le salut.

Les pécheurs mauriaciens sont souvent hantés comme Gradère, Louis et Thérèse, par la présence du spirituel. Aux critiques qui l'accusent quelquefois de pessimisme. Mauriac réplique

"Nos monstres cherchent Dieu en gémissant, ce que ne font presque jamais les monstres australiens desquels nous vivons, les monstres que nous sommes nous-mêmes." (191)

Il embellirait donc ses modèles. Il avoue cependant que

"...c'est au plus épais de la boue qu'il décèle la perle sans prix." (192)

Fidèle à son idée de la double postulation, et à une bonne prudence de jugement Mauriac répète volontiers que dans le père criminel subsiste une possibilité de bien et que le cœur le plus pur recèle d'affreuses possibilités, si scandaleux et si humiliante que puisse paraître cet intime voisinage du bien et du mal.

"La Grâce je l'ai vue, reconnue, touchée dans les êtres les plus déchus. Et que d'abîmes, parfois, dans des créature angéliques." (193)

ainsi se poursuivent

"...dans l'histoire criminelle des hommes, les romanesques jeux de l'amour et de la Grâce." (194)

Cette conception de l'homme qui marche sur un chemin de crête, entre deux abîmes et qui n'est jamais sûr d'éviter la chute, paraît angoissante et teintée de jansénisme. On dirait que Mauriac éprouve le besoin de meurtrir l'homme et d'affaiblir sa liberté pour mieux

exalter la puissance de Dieu.

Mauriac cède aussi au plaisir qu'il éprouve à bouleverser les idées des bourgeois bien-pensants et se plaît à mettre en relief les scandales de ces chrétiens qui se croient honnêtes et qui font le vide autour du Christ, par leur manque de charité et la sévérité de leurs jugements. Ils oublient que tout acte droit travaille à libérer l'homme, si profonde que soit sa déchéance...

Les Anges Noirs

Sans doute tout égarement paralyse la liberté mais tout acte droit au contraire travaille à libérer l'homme.

Il est des hommes dont la mission est d'aider les pécheurs à se libérer. Ils s'estiment responsables des âmes nortées, de ces êtres damnés, égoïstes, vidés d'amour et de vie, qui se sont enfouis dans le bien-être, la bonne chère et l'argent, qui s'adonnent aux plaisirs charnels et vivent dans le désordre comme des esclaves. Plus que tout autre parmi ces âmes damnées, Gradère mesure l'impuissance de sa volonté asservie à ses vices et à ses débauches. Devant Gradère enchaîné à sa misère, Alain se dresse pour sauver les hommes égarés loin de l'amour.

Les Anges Noirs ou les agneaux éclairent la vie obscure et dramatique des brebis perdues de l'Évangile; ils apaisent leurs coeurs agités de conflits, les aident à renoncer à leurs plaisirs pour choisir Dieu. Ces hommes ont dépassé leurs propres conflits. Ils vivent dans une paix plus profonde que les difficultés quotidiennes. Ainsi Alain Forcas, Blanche Frontenac, l'abbé Ardouin, l'abbé Calou, Mathilde Desbats, Xavier Dartigelongue,

Ces agneaux souffrent, et leur douleur vient parfois de leur délicatesse à l'égard des autres; Mathilde est toujours inquiète à cause de son amour pour André et pour Gradère. Mathilde est

"...créature femelle, tout la ramenait vers André. De cette foi tant bien que mal rallumée son coeur retenait d'abord le pouvoir de souffrir pour un autre." (195)

De même Xavier Dartigelongue qui se croit chargé d'une mission

rédemptrice,

"...n'appartenir à personne pour appartenir à tous. Pouvoir se donner tout entier à chaque être sans trahir personne." (196)

Après sa mort, Brigitte, la mauvaise langue, parle de suicide et d'assassinat, salit du même coup Xavier et Jean de Mirbel. Ce n'est pas un suicide, dit le curé de Baluzac, les saints ne se suicident pas. Alors demande Michèle,

"...c'est toi qui l'a tué ?

Et Jean de Mirbel de répondre :

"...pas plus moi que toi, ou que Roland ou que Brigitte..."

Pourquoi le pleurons-nous, Michèle ? Il possède enfin celui qu'il a aimé." (197)

Xavier mort, chacun le reconnaît pour une victime expiatoire; le curé de Baluzac sent se raffermir sa foi vacillante et l'amour de Michèle et Mirbel retrouve la ferveur de ses premiers jours.

"Nous souffrons...mais dans la paix, dit Michèle...Tu l'as reconnu toi-même; il t'a donné sa paix...Ce que Xavier a cru, tu le vois aussi.--Oui Michèle. Je sais maintenant que l'amour existe en ce monde; mais il y est crucifié, et nous avec lui."...(198)

Amour-torture, Amour-lumière

Pour tout le monde, l'amour c'est le bonheur. Mais l'homme mauriacien possède de l'amour une conception torturante. Yves Frontenac, jeune et charmant, n'éprouve l'amour que dans la souffrance. Il existe tant d'êtres comme lui:

"... pour eux, l'amour est une imagination torturante." (199)
S'il aime une jeune fille, sa curiosité fatale tue l'amour; il s'inquiète à proportion de son amour, doute de sa sincérité, demande des preuves. Il est de ces garçons malheureux qui répètent:

"— vous ne m'aimez pas →, ...pour obtenir l'assurance contraire... Yves fournissait des preuves qui achevaient de la convaincre qu'en effet, elle ne l'aimait pas et ne l'avait jamais aimé." (200)

Yves éprouve une étrange jalousie envers Madeleine Cazavielh, sa future belle-soeur.

"Il souffrait de ce qu'une autre créature arrachait le grand frère à sa vie habituelle, de ce qu'il n'était pas seul à détenir le pouvoir de l'enchanter." (201)

Il contemple le bonheur des fiancés avec mépris et avec envie, et le juge bien pauvre. Yves

"...se faisait des représentations simples et précises; il imaginait des regards de langueur, des baisers furtifs, des mains longuement pressées, toute une romance qu'il méprisait." (202)

Louis (La Pharisienne) déteste Jean de Mirbel, fiancé de sa soeur, parce que Jean de Mirbel diminue son importance à l'égard de Michèle.

La jalousie multiplie les tourments, M^{lle} Hortense Voyod se venge

de l'abbé Calou; elle part avec Jean de Mirbel, son élève pour ternir la réputation de l'abbé qui a fait entrer une jeune rivale au couvent.

Fernand Cazenave (Génitrix) affirme cette conception à l'égard de sa femme;

"... elle m'aimait puisque je la faisais souffrir." (203) **Lui-même, souffre à cause de son amour pour sa défunte. Sa mère surveille ses changements:**

"Dans quel état le lui rendait la mort ! Lèvres plus blanches que s'il était abreuvé de vinaigre et les yeux pleins de sang comme ceux d'un vieux chien." (204)

Fernand avait attendu sa cinquantième année pour souffrir à cause d'un autre être.

Dans "Le Baiser au Lépreux", Moémi garde une **fidélité héroïque** à l'égard d'un mari qui en est totalement indigne.

Quand l'amour ne torture pas, il déforme.

L'amour supprime le naturel et crée la mensonge. Au docteur qui l'écoute avec la sympathie du psychiatre qui s'intéresse à toutes les détresse, Thérèse déclare en manière de protestation:

"Vous avez tort de vous fier à nos paroles. Quelle puissance de mensonge l'amour développe en nous...Rien de moins naturel, rien de moins spontané que les agissements de l'amour." (205)

A l'opposé des inquiets et des jaloux, Mauriac nous présente quelques ménages heureux dans leur amour. Mais ces cas sont rares chez lui. La foule même des monstres et leurs jalousies risquent même de les cacher, et de nous les faire oublier. Il arrive quelquefois, que l'amour aide à perfectionner la **personnalité**. Chez Jean-Louis,

L'amour apparaît comme la chose la plus simple, la plus aisée.

Sa femme Madeline, elle aussi

"...avait appris à connaître son mari qui d'heure en heure, se sentait déchiffré, percé à jour." (206)

Ces exemples de communion, où l'amour développe la compréhension mutuelle, trouvent leur explication dans une parole d'Yves:

"Tout amour s'accomplirait dans l'unique amour...toute tendresse serait allégée et purifiée de ce qui l'alourdit et de qui la souille." (207)

Lui-même d'ailleurs, s'étonnait de ses paroles profondes et mystérieuses.

En d'autres rencontres l'amour manifeste son pouvoir de découvrir la beauté des âmes au-dessous même de leur souillure. C'est le mystère de l'âme de Thérèse qui se découvre à Georges au cours de leurs conversations. Thérèse n'a jamais fait pareille expérience pendant sa longue "nuit"; elle avait décidé de se suffire à elle-même; elle vivait donc errante. Dans sa rencontre avec le jeune homme pur, le garçon sensible à son mystère, pénètre le cœur de Thérèse mais Thérèse le déteste à cause de son extraordinaire lucidité.

"Oui, une passion terriblement exigeante régnait sur cet adolescent; ou plutôt (comment exprimer ce que je ressentis ?) une présence l'occupait tout entier, débordait de lui, ne brûlait...Je lui soufflai, presque malgré moi: Je vous exécute...Il répondit à voix basse mais distincte: Moi, je vous aime..." (208)

Au jeune Hirbel étonné de la passion de sa mère pour le "type de Paris", l'abbé Galon explique l'étrange pouvoir de l'amour, son pouvoir de voir les autres comme Dieu les voit:

"Aimer quelqu'un c'est être seul à voir une merveille invisible
pour les autres hommes..."(209)

Prêtres mauriaciens

L'homme mauriacien vit dans un désert; des ânes y sont assoiffés; mais des jets d'eau jaillissent parfois au milieu des terres brûlées. Les prêtres jouent le rôle de consolateur, préparent le salut des pécheurs, et les aident à s'ouvrir à la grâce qui peut les assouvir. Les prêtres mauriaciens paraissent manquer de pondération ou même de jugement. Un déséquilibre malsain atteint parfois leur personnalité. Alain Forcas dirige Gradère sur la voie de la conversion. Alain, prêtre, jeune encore, jette le scandale dans sa paroisse parce qu'il prend sa soeur, Tota Reveaux, dans son presbytère. Les gens malveillants ne croient pas que Tota soit sa soeur. Ils le méprisent et se moquent de lui; ils essaient même de le prendre en flagrant délit. Un jour, des voyous se cachent près de l'hôtel où habite Tota pour surveiller les allées et venues d'Alain. Un jeune homme sort de chez Tota. Une bataille s'engage. Le visiteur attaqué par la bande de mauvais camarades n'est pas Alain; c'est André.

Alain souffre, parce que ces soupçons nuisent à son ministère de prêtre. Ses supérieurs eux-mêmes le croient plus ou moins coupable, certainement imprudent. Alain demande donc à André d'abandonner Tota pour faciliter sa réconciliation avec son mari, et pour le bon renom d'Alain lui-même. André refuse,

"Je ne vous promets rien, balbutia-t-il, j'ai trop de désir. Je

lutterai autant qu'il me sera possible..." (210)

Alain désespère; trop attentif à sa propre souffrance, il néglige l'aide que Gradère attend de lui. La haine bouillonne en son coeur, et le fait suffoquer d'angoisse et de colère. Pendant le séjour de

Gradère chez lui, il souffre et s'inquiète.

"Ai-je cédé à cette haine ?, se demande-t-il plein d'angoisse.

Suis-je encore en état de grâce ? " (211)

Le jeune prêtre a recueilli sous son toit un pécheur et le sauve du désespoir, mais il se sent lui-même, à cette heure, plongé dans le trouble. Il a communiqué à Gradère, sa foi, son espérance, son amour, et il se sent comme vidé de son trésor. Le voilà jeté dans l'inquiétude. Il se compare à Gradère.

"Ce criminel serait sauvé, et lui, il était perdu..." (212)

Dans le tourbillon de son âme, une voix intérieure traverse cet abîme d'angoisse, et pénètre jusqu'au cœur d'Alain.

"Je suis là, ne crains rien. J'y suis, j'y suis pour toujours." (213)

Enfin, son cœur est apaisé, il se sent délivré de la haine. André d'ailleurs va quitter le presbytère et fait ses adieux à Alain.

"A ce moment là un simple regard leur suffit, une pression de main, pour découvrir combien il s'aimaient." (214)

L'abbé de Baluzac est beaucoup moins équilibré qu'Alain. Il confie ses principes à Xavier qui vient se confesser. Il estime avoir la foi, mais une foi moins ferme. Comme prêtre, il limite son devoir aux cérémonies de la messe, des mariages, des enterrements et des baptêmes. Il vit comme les autres, pas de scandale. Sa foi vacillante choque Xavier.

Mauriac aime mettre en vedette des prêtres peu normaux, imprudents comme Alain, légers dans leur foi et leur conduite comme l'abbé de Baluzac. Les séminaristes souffrent eux aussi de déséquilibres qui devraient les écarter du sacerdoce. Xavier Dartigelongue

est indiscret, pénètre les secrets des coeurs, se laisse entraîner par une rapacité d'oiseau de proie. Il essaie de concilier ses tendances sensuelles et une vocation sacerdotale.

Xavier se fait de la vie du prêtre une idée fausse. Pour lui, le prêtre est un homme qui s'avance

"...de solitude en solitude jusqu'à l'agonie." (215)

Il écoute, devine ce que les âmes ignorent et doit refuser toute joie:

"Dire non, non toujours, non à tout ce qui n'est pas vous, mon Dieu." (216)

Le prêtre est au contraire l'homme du "peuple de Dieu", il vit plongé dans la masse, et ce contact lui apporte des joies profondes. Loin de pressentir ces joies, il semble que Mauriac ne voit que l'envers de l'amour sacerdotal et s'arrête aux sacrifices qu'il impose. Jean de Mirbel déclare à Michèle au sujet de Xavier:

"...tu n'as pas compris qu'il appartient à l'espèce qui fuit la créature aimée." (217)



Le miroir de Mauriac

La vie de Mauriac comme la vie des personnages mauriaciens comporte surtout des aventures intérieures.

"Derrière le roman le plus objectif, se dissimule toujours ce drame vécu du romancier, cette lutte individuelle avec ses démons et avec ses sphinx." (218)

Plus que tout autre, Mauriac affirme sa présence dans l'univers de ses romans.

"Si un romancier est avant tout un homme qui crée un monde d'où lui-même est absent, je ne suis pas un romancier" (219)

Les romans sont le reflet de l'auteur parce qu'ils expriment la personnalité de l'auteur même. Mauriac a précisé

"...seul, la fiction ne ment pas; elle entr'ouvre sur la vie d'un homme une porte dérobée par où se glisse, en dehors de tout contrôle, son âme inconnue." (220)

Ses romans sont les aventures de son enfance qui ne s'effacent jamais de sa mémoire.

"Dans ces pays perdus, dans ce coin de province où personne ne passe et où il semble qu'il ne se passe rien, il y avait un enfant espion, un traître, inconscient de sa trahison, qui captait, enregistrait à son insu la vie de tous les jours dans sa complexité obscure... Grâce à l'alambic du roman, j'ai transformé en images toute cette masse obscure, toute cette matière bouillonnante de secrets bien gardés." (221)

Ainsi se transforment les souvenirs, les joies, les rêves de son enfance et de son adolescence inquiète; ils se réincarnent en chacune

des pages de son oeuvre.

Ainsi Malagar, ou les Landes revivent en chacun des romans de Mauriac. Mais plus encore que les lieux c'est le coeur même de Mauriac qui palpite en ses personnages.

"Les deux garçons dressés l'un contre l'autre (Destins)...sont également tirés de ma propre substance et incarnent une profonde contradiction...après trente ans, je ne reconnais dans l'un et dans l'autre comme dans des fils ennemis et pourtant nés de la même chair." (222)

Pour Yves Frontenac

"...il est un moi-même, plus sombre, plus désespéré, comme j'aurais été si je n'avais pas fondé un foyer heureux." (223)

Quant à Thérèse, elle est

"...à mes antipodes, sur plus d'un point, mais faite pourtant de tout ce qu'en moi-même j'ai dû surmonter, ou contourner, ou ignorer." (224)

Parmi les crises surmontées, il faut noter une certaine impatience à supporter le joug de la famille.

"L'espèce de rancœur que la vie de famille avait accumulée en moi (et dont il ne reste rien aujourd'hui), cette rancœur...devait se délivrer dans Thérèse Desqueyroux et dans Le Nœud de Vipères." (225)

Comme Mauriac n'a pas connu son père, mort lorsque l'enfant n'avait que vingt mois, "le père" tient une place médiocre dans ses romans.

"Je ne me suis jamais accoutumé au malheur de n'avoir pas connu mon

père." (226)

Yves Frontenac, Louis (Le Noeud de Vipères), Jean de Mirbel (L'agneau), Fernand Cazenave (Génitrix), perdent aussi leur père pendant leur enfance.

Au plus profond de l'homme mauriacien habite ce sens mystique qu'il tient de François Mauriac lui-même.

Mauriac est un enchanteur.

"Je ne puis faire que tout cela, qui n'est que matière, ne soit vivant dès que je le regarde. La vie qui y afflue sourd de l'oeil que j'y arrête avec un amour que je ne parviens pas à surmonter."

(227)

Le poète anime tout ce qu'il voit, et cherche partout les signes de la présence, de l'action, des attrait de Dieu. Le monde, écrit-il,

"c'est un fond de mer, stérile, pour moi, dès que la foi s'en est retirée. Perdre la foi, ce serait perdre le monde." (228)

C'est dans le coeur des hommes surtout que Mauriac s'appliquera à suivre le cheminement de l'action de Dieu et de celle de Satan. Le fourmillement de sa race, agite le coeur de chaque homme, et c'est au milieu de ces poussées héréditaires que s'opposent les postulations contraires. Elles jouent aussi au milieu des fibres musculaires et nerveuses qui tissent l'histoire de chaque homme. En chacun de nous, il y a un système Frontenac avec ses solidarités biologiques, sociologiques et théologiques.

L'homme mauriacien c'est le champ où toutes ces forces exercent leur action. Comme Mauriac lui-même, il aime fixer son regard sur

le jeu incessant de ces forces, en lui-même ou hors de lui. Louis, par exemple, ne cesse jamais d'analyser le coeur des autres ni de suivre les mouvements opposés de son propre coeur:

"Je connais mon coeur, ce coeur, ce noeud de vipères...Beaucoup rapetissant une espérance...défigurent un visage, ce Visage, cette Face..." (229)

"Dans un soir d'humilité j'ai comparé mon coeur à un noeud de vipères. Non, non, le noeud de vipères est en dehors de moi...elles sont sorties de moi..." (230)

Lorsqu'il accuse de méchanceté sa femme et ses enfants, Louis s'interroge, et se condamne d'un mot:

"Suis-je cruel ? Oui, je le suis...comme tous ceux qui ne sont pas du parti de l'agneau !" (231)

Thérèse, Xavier, Yves, se livrent aux mêmes observations psychologiques. Plus un personnage est mauriacien plus il se révèle complexe, et se montre curieux du coeur des autres...